EN PÉNITENCE COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE PAR M. ANICET...

Auguste Anicet Bourgeois

Digitized by Google

EN PÉNITENCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ANICET-BOURGEOIS,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 7 mars 1841.

DISTRIBUTION :

LE DUC DE FRONSAC.. M. Émile Taigny.
LA DUCHESSE DE FRONSAC... Mme Taigny.

La scène se passe à la Bastille, en 1750.

Une chambre à la Bastille, dont les murs sont mal recouverts par quelques tentures jetées à la hâte. — A droite du spectateur, une fenêtre grillée ; à gauche, une porte conduisant dans une seconde pièce servant de chambre à coucher. A gauche aussi, une cheminée surmontée d'une petite glace de Venise. Deux candélâbres, une écritoire sur la cheminée. Au fond, une horloge à armoire, une porte avec un guichet. Pour ameublement, un grand fauteuil, deux chaises, une table, une console ; tout enfin, dans cet ameublement, doit indiquer que le prisonnier a pu s'entourer de quelque peu de luxe.

SCÈNE I.

LE DUC DE FRONSAC, seul.

(Il est en robe de chambre ; (négligé riche et élégant), étendu dans son grand fauteuil, le coude appuyé sur la table, et les pieds devant le feu. Il sembla plongé dans ses réflexions. Il fait encore jour, mais la pendule marque sept heures.)

En pénitence !.. moi, Armand, duc de Fronsac, officier aux mousquetaires noirs !.. En pénitence, comme un bambin de collége !.. Ce serait à en mourir de dépit, si le maître qui m'a condamné, n'était pas Louis XV, roi de France et de Navarre, et si la prison qu'on m'a donnée, n'était pas la Bastille... C'est moins humiliant, mais ça n'est pas plus gai... A la Bastille, depuis trois semaines, et cela, parce que le Roi et le Maréchal Duc, mon père, ont voulu faire de la morale, dans l'unique but de passer un temps dont ils ne savaient que faire... Il leur fallait un patient, une victime... et je suis venu m'offrir, moi, pauvre sot : Mon fils, me dit M. de Richelieu, avec cet air grave qu'il prend quelquefois, depuis qu'il est de l'Académie, je me fais vieux, je veux avoir un petit-fils, de mon vivant, le Roi vous a daigné choisir une femme ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle vous convient en tous points, je vous répéterai seulement que le Roi l'a choisie... Tout étourdi de cette nouvelle, annoncée sans préparation, je veux présenter pourtant quelques observations, le Maréchal ne m'en donne pas le temps, il se lève, me prend le bras, et me dit : « Mes chevaux sont attelés, vous signerez votre contrat tout à l'heure, dans le cabinet de Sa Majesté. — Aujourd'hui ! Pour le coup, je me récrie. — On ne fait jamais attendre le Roi, ajoute le Maréchal. » Il m'entraîne... nous arrivons à Versailles ; le Roi, la future, le notaire, le contrat, tout était prêt... c'était comme un rêve, un enchantement... j'étais fou, j'étais ivre, je ne voyais plus, je n'entendais plus... Je salue sans la regarder, la femme qui va m'appartenir... j'écoute, sans l'entendre, le contrat qu'on m'ordonne de signer... Quelques instans après, je me trouve, sans savoir comment, en voiture sur la route de Paris, entre mon père et ma femme... ma femme, dont je n'avais qu'à peine vu la figure ; j'espère au moins qu'on nous conduit à notre hôtel, et que là, je... Je me trompais... la voiture s'arrête devant une église... A notre arrivée, les chants commencent, l'orgue résonne, le prêtre nous bénit. J'étais, cette fois tout-à-fait marié. Rentré chez moi, je me tâte, je me reconnais, je m'éveille, enfin... (Il se lève.) J'entre chez mon père, et je lui annonce que s'il n'a jamais d'autre petit-fils que celui qui naîtra de ce mariage forcé, il peut me regarder comme le dernier de sa race... Je lui déclare que Mlle Louise de Hautefort ne sera jamais duchesse de Fronsac que de nom ; le Maréchal veut répliquer, mais à mon tour, je refuse de l'entendre. Je commande des chevaux, résolu de courir au bout du monde, s'il le faut, pour y maudire à mon aise, le Roi, mon mariage et ma femme... La voiture attelée... je m'élance, mais je trouve à la portière un exempt qui m'ar-

rête au nom du Roi, me laissant pourtant à choisir entre l'appartement de Mme de Fronsac et la Bastille. Mon père était à une croisée de l'hôtel, surveillant lui-même l'exécution de l'ordre qu'il avait donné... Je le salue respectueusement, et montant en carrosse, je dis : A la Bastille ! et on m'y a mené... Trois semaines se sont écoulées... je n'ai pas écrit un mot de requête ou de plainte : Ici, je brave et Louis XV et Richelieu, je me renferme dans ma force et dans ma dignité.

Air

De par le Roi, (bis)
C'est vainement qu'on me marie,
Mon nom, mon litre sont au Roi,
Mais mon cœur, du moins, n'est qu'à moi.
Ma femme fût-elle jolie,
Je ne puis l'aimer, sur ma vie !
De par le Roi !
De par le Roi !

SCÈNE II.

LE DUC, LE GUICHETIER, apportant une malle.

LE DUC.

Qui vient là?.. Ah ! c'est toi, Joseph ? (A part.) Par un raffinement de cruauté, digne de mon ancêtre le Cardinal, on a commis à ma garde, un geôlier muet !.. Enfin, ils auraient pu faire mieux encore, ils auraient pu le prendre sourd. (Haut.) Que m'apportes-tu ? qu'y a-t-il dans ce coffre ? (Le Guichetier ouvre le coffre, et en tire un uniforme très élégant.) Des habits de cour ?.. Je devine, on veut m'ôter mon courage, m'amener à capituler, en me rappelant le monde et ses plaisirs... Oh ! mon beau Versailles ! où es-tu ?.. Joseph, va vite cacher cela dans un coin de ma chambre... Demain, tu renverras ce coffre. (Le Guichetier entre dans la chambre.) Après tout, je ne suis pas trop mal ici; le Gouverneur qui me défend toute communication avec la ville, a mis à ma disposition, le plus riche ameublement de sa citadelle. Je suis prisonnier, c'est vrai, mais une pensée me rend ma prison supportable : Que je dise un mot, et toutes ces portes vont s'ouvrir. Ce mot, le Roi le veut, mon père le désire, ma femme l'implore...

Air : Venez, venez, troupe jolie.

Mais de ma bouche, je le jure,
La Duchesse, en vain l'attendra.
Du triomphe de la future,
La femme se repentira,
Et demoiselle restera.

Sombres murs, noirs verroux et grille,
Sont pour moi sans austérité,
Car si je suis à la Bastille,
C'est par goût pour la liberté.
Je veux rester à la Bastille,
Par amour pour la liberté !
Ici, je suis en liberté !..

(Huit heures sonnent.)

Huit heures ! Joseph ! Joseph ! il est huit heures. (Le Guichetier paraît.) Tu as entendu... Ouvre-moi ! jusqu'à neuf heures, j'ai le droit d'arpenter la terrasse du donjon, et de renouveler ma provision d'air. Allons, mon ami, je n'ai qu'une heure à moi, et tu m'as déjà volé presqu'une minute.

(Le Guichetier a ouvert la porte. Le Duc, s'élance au-dehors.)

SCÈNE III.

LE GUICHETIER; puis LA DUCHESSE, suivie de DEUX LAQUAIS.

(Le Guichetier revient à la cheminée, allume deux bougies qu'il pose sur la table, car la nuit est venue. A ce moment, la Duchesse paraît en dehors : on l'aperçoit dans le couloir, la porte du fond étant restée ouverte. La Duchesse est suivie de deux valets en grande livrée, portant des paniers couverts. Le Guichetier court à la porte pour empêcher la Duchesse d'entrer.)

LA DUCHESSE.

C'est ici que loge M. le duc de Fronsac?.. Oh ! je puis entrer... tenez, lisez.. j'ai tout pouvoir dans cette chambre... Allez prévenir votre prisonnier, que sa... qu'une dame l'attend chez lui. (Le Guichetier, après avoir lu, salue respectueusement la Duchesse, et lui approche le grand fauteuil.) Merci ! allez vite ! (Le Guichetier sort. Aux laquais.) Vous savez ce que vous avez à faire, ne perdez pas un instant. (Aussitôt, les laquais tirent de leurs paniers du linge, du champagne, une volaille. Ils placent le tout sur la table.) (Pendant ce temps.) Je suis contente de moi; je ne me croyais pas si courageuse ! Venir seule à la Bastille, la nuit, parcourir ces grands couloirs, entendre refermer derrière moi ces lourdes portes, ces gros verroux... et ne pas reculer... ne pas même hésiter... oh ! c'est superbe !.. J'avais le cœur serré, je l'avoue, mais le sentiment qui me guidait était plus fort que la crainte... ce sentiment, ce n'est plus de l'amour... oh ! non, j'en rougirais... après ce qui s'est passé... c'est l'intérêt bien naturel que nous inspire toujours celui qui souffre... (Regardant autour d'elle.) Des grilles partout ! quel triste séjour ! et il a pu vivre ici trois semaines !.. lui, le plus brillant seigneur de la cour de Versailles !..

Air de Doche. (rsorlof.)

Voilà pourtant ce qu'il préfère,
A notre hymen, à mon amour :
Dans ce logis, sombre et sévère,
Je n'aurais pu, moi, vivre un jour.
Et lui, cependant,
Y reste et prétend,
En dépit du Roi,
S'isoler de moi.
Il nous brave tous;
J'ai de mon époux,
Le noble blason,
Le titre et le nom.
Noblesse ou grandeur,
N'est pas le bonheur.
Certes, à la vertu,
Je serai fidèle;
Mais être à la fois,

Femme et demoiselle,
Cela, je le crois,
Ne s'était pas vu;
Aussi, moi, je veux
Ne quitter ces lieux
Qu'avec mon mari;
Je le jure ici,
Je ne pars pas sans lui, (sans lui.
Non, non, non, non, non, nou, je ne pars pas

(Après le couplet, les valets ont achevé de dresser les deux couverts.)

Vous avez fini? c'est bien. Maintenant, allez m'attendre, et que, surtout, ma voiture ne s'éloigne pas. (Les valets saluent et sortent.) Comment M. le Duc interprétera-t-il ma démarche?.. comment va-t-il me recevoir? Le ciel m'est témoin que pour venir ici, je n'ai pris conseil que de mon cœur... Pour me préférer cette horrible prison, il fallait que M. le Duc me crût bien laide et bien maussade. Il y aurait eu conscience à ne pas le désabuser. (Otant sa mante, et découvrant une toilette élégante et fraîche; puis se regardant dans la glace.) A présent, que j'ai vu la Bastille, je crois sans amour-propre que la comparaison doit m'être favorable. (Apercevant un billet dans son sein.) J'oubliais cette lettre que M. de Richelieu m'a donnée au départ, et qu'il m'a fait promettre de ne lire que lorsque je serais dans cette chambre. (Au moment où elle tire la lettre de son sein, elle entend du bruit.) Il est trop tard. (Elle remet vivement la lettre.) On vient!

Air de 86 moins un.

J'entends marcher, c'est lui qui s'avance,
D'effroi, je sens battre mon cœur;
Mon Dieu! donnez-moi de l'assurance,
Car il y va de mon bonheur!

SCÈNE IV.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, entrant vivement, et avec joie.

Une femme chez moi! Quel est donc le bon ange que le ciel daigne enfin m'envoyer.

LA DUCHESSE, saluant avec timidité.

M. le Duc...

LE DUC, s'arrêtant tout-à-coup.

Que vois-je?.. mes souvenirs me trompent-ils? oh! dites-moi qu'ils m'abusent... dites-moi que vous n'êtes pas M^lle^ Louise de Hautefort?

LA DUCHESSE, avec dignité.

Non, Monsieur, je suis la duchesse de Fronsac.

LE DUC, avec froideur.

Vous ici... Madame!.. à la Bastille!

LA DUCHESSE, doucement.

Je suis... chez mon mari.

LE DUC.

Madame...

LA DUCHESSE, vivement.

Arrêtez, M. le Duc!.. avant qu'un mot, blessant peut-être, s'échappe de votre bouche, veuillez m'entendre... Quand j'aurai dit, je m'éloignerai, si ma présence vous embarrasse ou vous déplaît. (Après un moment de silence.) Vous ne m'estimeriez pas, M. le Duc, si je ne m'étais pas sentie cruellement outragée de votre conduite. Après votre brusque départ, dont on ne put long-temps me cacher le motif, je courus me jeter aux genoux du Roi, pour le prier de rompre une union que vous aviez, de vous-même, si durement brisée. Sa Majesté fut inflexible: « Vous êtes duchesse de Fronsac, je n'y peux plus rien. » Je me renfermai alors dans cet hôtel que vous aviez abandonné, pour ne le point partager avec moi. Cet abandon, ce dédain, m'avaient exaspérée, et un moment je crus avoir pour vous la haine que vous avez pour moi... mais chaque jour qui s'écoulait emportait avec lui un peu de ce ressentiment, qui me semblait devoir durer toujours; il n'est bientôt plus resté au fond de ce cœur, que vous n'avez pas voulu connaître, M. le Duc, il n'est plus resté, dis-je, que de la pitié... (Se reprenant.) de l'intérêt pour vous. Je vous savais prisonnier, seul; je vous devinais triste et malheureux... et la pensée me vint que ma place n'était pas dans cet hôtel où vous n'étiez plus. Je me rappelai que si vous ne vouliez pas être à moi, je n'en étais pas moins à vous, et je suis venue, Monsieur, non pas pour vous dire: Aimez-moi, mais pour vous dire: Ne me repoussez pas.

LE DUC, avec plus de douceur.

En vérité, Madame, vous me placez dans un pénible embarras: des circonstances auxquelles vous êtes restée étrangère, je veux le croire, ont fait, pour moi, de notre mariage une chaîne odieuse... Pardon... j'ai tort, sans doute; en vous voyant, en vous écoutant surtout, je dois regretter qu'on m'ait imposé une femme que j'eusse choisie peut-être; mais encore une fois, Madame, on a contraint ma volonté, on m'a ôté mon libre arbitre dans le moment le plus grave de la vie. J'ai dû protester contre cette violence, et rien au monde... pas même votre grace et votre beauté, ne me fera revenir sur la résolution que j'ai prise. Restez à l'hôtel de Fronsac, que je vous aurais offert peut-être, mais qu'on m'a forcé de vous donner. Je resterai, moi, à la Bastille, jusqu'à ce qu'il plaise au Roi de m'en laisser sortir sans condition. (Avec gaîté.) Et, maintenant, permettez-moi de quitter un ton et un langage qui me sont peu familiers; permettez-moi d'oublier votre nom, votre qualité surtout, et laissez-moi rendre grace à la femme indulgente et bonne qui a bien voulu donner un souvenir au pauvre prisonnier.

LA DUCHESSE, timidement.

Vous ne me renvoyez donc pas?

LE DUC.

Moi!.. Ah!.. je puis être un époux injuste, aveugle, insensé, mais je suis gentilhomme aussi, et je sais ce qu'on doit à une femme.

LA DUCHESSE, souriant.

Même à la sienne?

LE DUC.

Oh! ne nous plaçons pas sur ce terrain-là... je vous en prie. Je regrette, pour la première fois, depuis mon arrivée à la Bastille, d'être si mal logé... J'aurais voulu pouvoir vous offrir... (Apercevant la table servie.) Que vois-je!.. un souper servi... deux couverts... Vous avez

pensé ?.. Ah ! la charité chrétienne ne peut aller plus loin.

LA DUCHESSE, embarrassée.

Mon Dieu !.. Monsieur... je savais... que personne n'était admis auprès de vous... Souper toujours seul, c'est bien triste, et j'avais songé...

LE DUC.

Comment ! vous daigneriez ?..

LA DUCHESSE, regardant la pendule, qui marque neuf heures.

J'ai encore une heure à moi.

LE DUC.

Et je vous remercie de vouloir bien me la consacrer. (Il lui tend la main.) Mais... pardon... je m'aperçois que vous m'avez fait aussi l'honneur d'une toilette ravissante... (Souriant.) Est-ce encore de la charité ?..

LA DUCHESSE, souriant.

Peut-être bien... Je ne voulais pas vous faire peur une seconde fois.

LE DUC.

Et moi, Madame, je ne veux pas que ce négligé de prison d'État dépare notre petit couvert... J'ai justement là ce qu'il faut pour que nous puissions nous croire...

LA DUCHESSE, vivement.

A l'hôtel de Fronsac...

LE DUC, riant.

Non, à Versailles.

Air de la Femme raisonnable.

ENSEMBLE.

Quand il me vient, par bonheur,
Si charmante compagnie,
A ma convive jolie
Je veux, au moins, faire honneur.

LA DUCHESSE.

Oui, tout va bien. Quel bonheur !
Déjà, par galanterie,
A sa femme, qu'il renie,
Il veut, ce soir, faire honneur.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, seule.

Il accepte... il m'a serré la main... Ah ! que J'ai bien fait de venir !..

Air d'Aswed.

Oui, tout à l'heure, il me trouvait jolie ;
Mon pauvre cœur en battait de plaisir.
Oh ! ce n'est pas de la coquetterie.
Sauver Fronsac, voilà mon seul désir.
Faites, mon Dieu, que d'ici je l'emmène !
Il ne peut pas plus long-temps résister ;
Car, si pour lui l'amour est une chaîne,
Nous serons deux, du moins, à la porter :
Oui, plus légère est toujours une chaîne,
Quand on est deux ensemble à la porter.

Je suis seule... je n'ai qu'un moment peut-être... lisons vite la lettre de M. de Richelieu. (Elle s'assure que la porte de Fronsac est fermée et elle ouvre la lettre.) « Ma chère enfant, si mon fils persiste dans son inconcevable folie, il achèvera de déplaire au Roi, qui pourrait bien être aussi entêté que lui. Sauvez mon fils, sauvez votre mari ; car il est votre mari devant Dieu et de par le Roi. Vous êtes jeune, jolie : vos yeux, vos attraits auront plus de pouvoir sur Fronsac que Sa Majesté Louis XV. Je vais m'établir dans une maison du faubourg Saint-Antoine, de laquelle je puis apercevoir la fenêtre de M. de Fronsac. Si, à dix heures, je vois s'éteindre la lumière qui éclairera la chambre de mon fils... j'irai annoncer au Roi que Fronsac s'est repenti, et, demain, vous le ramènerez à Versailles. ». A dix heures !.. O mon Dieu !

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE DUC en élégant uniforme, sans épée.

LE DUC.

Me voilà un peu plus présentable...

LA DUCHESSE, cachant la lettre.

Le Duc !

LE DUC, mettant ses gants.

Mille pardons... je me suis fait attendre.

LA DUCHESSE, à part.

Je ne sais plus que dire... que faire... Ah ! pourquoi ai-je lu cette lettre ?

LE DUC, s'avançant.

Je suis maintenant tout à vous.

LA DUCHESSE, à part.

Si je reste, à présent.. M. de Richelieu va supposer des choses...

LE DUC.

Voulez-vous bien accepter ma main ?

LA DUCHESSE, à part, regardant du côté de la fenêtre.

Il est là... il observe... il attend... Ah ! c'est à mourir de honte... mieux vaut partir !

LE DUC, attendant.

Eh bien ?

LA DUCHESSE, avec embarras.

Pardon, M. le Duc... j'ai réfléchi... La politesse seule vous a, sans doute, empêché de me faire sentir tout ce que ma démarche pouvait avoir de léger, d'inconvenant même.

LE DUC.

Comment !

LA DUCHESSE.

Oui, souper seuls... ainsi.

LE DUC, souriant.

Entre nous le tête-à-tête est bien innocent. Puis, qui le saura ? La Bastille a cela d'avantageux qu'on n'y craint pas la médisance. Ne m'avez-vous pas fait espérer cette faveur ? N'étiez-vous pas venue dans cette toute charitable intention ?

LA DUCHESSE, vivement.

Oh ! j'étais venue à vous, croyez-le bien, Monsieur, comme une sœur vient à son frère.

LE DUC.

Et vous me rendrez cette justice, que je vous ai reçue comme un frère reçoit sa sœur.

LA DUCHESSE.

Sans doute, mais... (Regardant la fenêtre.) le monde...

LE DUC.

Le monde et la Bastille n'ont rien de commun. J'ai besoin de vous voir... de vous en-

Digitized by Google

tendre encore... pour revenir, non pas sur une résolution qui est irrévocable, mais sur des préventions qui étaient, je le crois, tout-à-fait injustes. Enfin, c'est moi, maintenant, qui vous prie de rester.

LA DUCHESSE, à part.

Oh! M. de Richelieu! pourquoi m'avez-vous écrit?

LE DUC.

Quand dix heures sonneront, vous pourrez me quitter...

LA DUCHESSE, vivement.

Oh! je partirai avant...

LE DUC.

Vous restez donc?

LA DUCHESSE.

Promettez-moi, du moins, de ne pas oublier que je voulais partir... et que c'est vous... vous, qui m'avez retenue?

LE DUC.

Je vous promets de ne rien oublier de cette soirée...

Air de Lustucru.

ENSEMBLE.

J'ai pu vous retenir,
Faveur inespérée!
Oh! de cette soirée
Je garderai le souvenir.

LA DUCHESSE.

Puis-je à présent partir?
Sa voix m'a rassurée.
Oh! de cette soirée
Je garderai le souvenir.

LE DUC, prenant la main de la Duchesse et la faisant asseoir.

Mettez-vous là près du feu... Moi... ici... La distance est on ne peut plus respectueuse.

LA DUCHESSE, assise.

Quelle heure est-il, M. le Duc?

LE DUC.

Neuf heures et un quart. (La voulant servir.) Voulez-vous bien accepter? Que regardez-vous donc si attentivement? Cet uniforme... vous le reconnaissez... Je le portais, en effet, le jour de notre mariage... (Il la sert.)

LA DUCHESSE.

Vous le portiez aussi le jour où je vous ai vu pour la première fois.

LE DUC.

Comment! notre première rencontre n'a-t-elle pas eu lieu dans le cabinet du roi?

LA DUCHESSE.

Vous n'aviez pu me remarquer dans les soirées intimes de M^me de Pompadour, soirées où j'étais admise et dont vous étiez l'âme... Gauche et craintive au milieu de tant de monde, je me tenais à l'écart, auprès de ma tante, et si vos regards ne venaient pas m'y chercher, les miens vous suivaient... Votre gaîté, votre enjouement, votre âge, enfin... m'avaient inspiré assez de confiance, pour qu'au dernier bal que donna la Marquise, j'osasse, à l'abri de mon masque, m'approcher de vous, et vous adresser quelques paroles bien insignifiantes... bien sottes, peut-être... mais que je n'aurais jamais eu le courage de dire à un autre qu'à vous.

LE DUC.

Comment! ce joli domino gris de lin, que je cherchais vainement à reconnaître, cette femme dont la main était si petite et la voix si douce...

LA DUCHESSE.

Cette femme! c'était moi, M. le Duc.

LE DUC, se rapprochant.

En vérité?

LA DUCHESSE.

Rassemblez vos souvenirs, et s'ils sont aussi fidèles que les miens vous reconnaîtrez ces paroles glissées sous mon masque: « Mon gentil domino, es-tu fille, femme ou veuve? Me veux-tu pour ami, amant ou mari?

LE DUC.

Oui, c'est bien le même son de voix... Voilà bien la jolie main qui tremblait ce soir-là dans la mienne... comme à présent. (Il se rapproche.)

LA DUCHESSE, reculant.

M. le Duc, quelle heure est-il?

LE DUC.

Neuf heures... Oh! parlez, parlez encore... Reportez ma pensez à ce jour où, libres tous deux... nous aurions pu n'obéir qu'au penchant de nos cœurs. Ah! si, ce soir-là, j'avais pu soulever votre masque, si j'avais pu voir ces yeux si beaux, ce sourire si gracieux, si ce domino ne m'avait pas caché cette taille délicieuse... (Il se rapproche encore.)

LA DUCHESSE, reculant avec plus d'effroi.

M. le Duc, quelle heure...

LE DUC.

Et que nous fait le présent?.. Laissez-moi l'oublier... laissez-moi tout à ces souvenirs que vous m'avez rendus...

LA DUCHESSE, se levant précipitamment.

M. le Duc!..

(Dans ce mouvement un peu brusque, la lettre que la Duchesse avait cachée dans sa ceinture s'est échappée et tombe.)

LE DUC, la ramassant.

Une lettre!..

LA DUCHESSE.

Oh! mon Dieu!.. Cette lettre est à moi, M. le Duc.

LE DUC.

A vous?

LA DUCHESSE.

Rendez-la-moi, je vous en supplie...

LE DUC.

Ce billet est-il adressé à M^lle de Hautefort ou à la duchesse de Fronsac?

LA DUCHESSE.

Oh! ne le lisez pas!..

LE DUC.

Mon nom est sur cette adresse... et si je n'ai pas le droit d'être jaloux... j'ai du moins celui d'être curieux... (Il ouvre le billet.) L'écriture de mon père! (Il lit.)

LA DUCHESSE.

Oh! tout est perdu!

LE DUC.

Qu'ai-je lu? on me tendait un piége!

LA DUCHESSE.

Monsieur, je vous jure que j'ignorais le contenu de cette lettre. Vous ne voudrez pas me

croire... et pourtant je vous atteste... j'avais promis de n'ouvrir ce billet que dans cette chambre. Je m'en suis indignée comme vous, et je voulais partir. Oh! vous le savez, je voulais partir.

LE DUC, sans l'écouter.

C'est bien cela... après la violence, la ruse. Ah! M. de Richelieu, vous attendez que ces lumières s'éteignent pour aller annoncer au Roi que vous m'avez vaincu. (Il allume toutes les bougies de la cheminée.) Je mettrais le feu à la Bastille, si je le pouvais, pour vous apprendre que votre trahison a été déjouée. (Après un silence.) Madame, que vous soyez complice ou non de cette perfidie. Je ne dois plus vous revoir. Votre voiture vous attend, et veiller trop tard, pourrait nuire à votre santé... Dites à mon père que ma résolution est inébranlable... il n'en pourra douter, d'ailleurs, en voyant à quelle épreuve j'ai pu résister.

LA DUCHESSE.

Ah! M. le Duc, pourquoi m'avez-vous retenue?.. Vous ne m'auriez pas méconnue, soupçonnée.

LE DUC.

Madame...

LA DUCHESSE.

Plus un mot, Monsieur. Donnez-moi ma pelisse, je vous prie.

LE DUC, s'arrêtant et regardant à la fenêtre.

Quel temps horrible! la pluie tombe à torrens... Vous ne pouvez traverser les cours, ainsi vêtue.

LA DUCHESSE.

Oh! peu importe... à aucun prix, je ne resterai ici une minute de plus.

LE DUC, souriant.

J'y courrais un plus grand danger que vous, et, pourtant, je ne puis souffrir... Oh! attendez... j'ai justement là... (Il va prendre un manteau qui est jeté sur un siége.) Ce manteau est à moi... dans un trajet si court, la pluie ne pourra le pénétrer. Prenez ce manteau, Madame, couvrez-vous-en bien. Je vais appeler Joseph et...

LA DUCHESSE.

Attendez.

LE DUC.

Comment?

LA DUCHESSE, à part.

O mon Dieu! c'est vous qui m'inspirez cette idée, qui me justifie et le sauve... (Haut.) M. le Duc, vous l'avez bien dit tout à l'heure, nous ne pouvons plus nous revoir; nous devons à jamais rester étrangers l'un à l'autre; car, à défaut des obstacles qui nous séparent, un soupçon, qui m'outrage, viendra toujours se placer entre nous. Mais M. le Maréchal craint que le Roi mette en cette affaire autant d'opiniâtreté que vous; Sa Majesté dût-elle céder, ce ne serait que dans un an, dix ans peut-être, et vous me maudiriez, moi, cause innocente, mais cause véritable de votre malheur. Grace au ciel, cette liberté que le Roi vous offre et que vous refusez, moi, je puis vous la donner... et comme vous la voulez, Monsieur, sans condition.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas.

LA DUCHESSE.

Oh! oui, c'est bien cela, je vous sauverai.

LE DUC.

Vous?

LA DUCHESSE.

Oui, Moi, pauvre jeune femme, je vous ferai l'emporter sur Louis XV et Richelieu. Je me vengerai du tour indigne que m'a joué M. le Maréchal; car, à présent, voyez-vous, notre mariage m'est aussi insupportable qu'à vous.

LE DUC.

Vraiment!.. vous riez.

LA DUCHESSE.

Oui, car mon projet m'enchante... M. de Fronsac, vous êtes... pardonnez-moi cette remarque, à peu près de ma taille, de plus, assez jeune et assez joli garçon pour qu'un guichetier inattentif et sans défiance vous prenne pour une femme... Changeons de rôle... prenez ma coiffure, ma pelisse. Je n'ai parlé à personne en arrivant, on ne s'étonnera pas du silence que vous garderez. On vous conduira, avec les plus grands égards, jusqu'au pont-levis; au-delà, vous trouverez mes gens et ma voiture. Partez ventre à terre... La nuit est à vous; demain, vous pouvez être à la frontière et libre, entendez-vous bien, M. le Duc? libre, et par moi, qui suis bien heureuse de pouvoir ainsi réparer le mal qu'involontairement je vous ai fait.

LE DUC.

Ai-je bien entendu?.. Vous me proposez...

LA DUCHESSE.

Une ruse qui me justifie, qui vous sauve et qui nous venge tous les deux.

LE DUC.

Oui, ce serait une excellente réponse à ce billet... Mais, vous...

LA DUCHESSE.

Je resterai dans cette chambre.

LE DUC.

Y songez-vous? à la Bastille!

LA DUCHESSE.

On ne fera jamais de moi un prisonnier d'État... M. de Fronsac, si vous me refusez, si maintenant, vous me forcez à partir, je croirai que vous me détestez, que vous me méprisez...

LE DUC.

Vous?.. Mais depuis que je vous écoute, que je vous regarde, chaque mot, chaque geste me révèle un charme, une grace de plus... Oh! Louise, si nous n'étions pas mariés...

LA DUCHESSE, s'éloignant du Duc.

Nous ne serions ici, ni l'un, ni l'autre... et l'affaire essentielle, est de ne pas y rester tous les deux.

LE DUC.

Mais prendre votre place...

LA DUCHESSE.

Je prends bien la vôtre... Songez qu'il est bientôt dix heures, que le Duc observe.

LE DUC.

Oh! pourquoi me le rappelez-vous?

LA DUCHESSE.

Pour que vous partiez. Allons, Monsieur, vite, servez-moi de femme de chambre.

LE DUC.

Oh! pour cela, de grand cœur!

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de rideaux, à votre fenêtre.

LE DUC.

Je comprends.

(Il souffle toutes les bougies, moins une.)

LA DUCHESSE.

Avec cette coiffure, ce sera à s'y méprendre. (Elle cherche à défaire les épingles qui retiennent sa coiffure.) Maudite épingle, je ne puis la trouver... Aidez-moi, je vous en prie.

LE DUC, qui est derrière la Duchesse, au lieu de chercher l'épingle, baise la main de la Duchesse.

Quelle charmante petite main!

LA DUCHESSE, souriant.

M. de Frousac, vous oubliez que nous sommes mariés, et que nous cherchons une épingle.

LE DUC.

Eh! que n'oublierait-on pas auprès de vous?

LA DUCHESSE.

Air : Non, Monseigneur. (Air de Latour.)

Monsieur, l'heure s'avance,
Songez qu'il faut partir;
Je sens que la vengeance
Est encore un plaisir.
Oui, mon projet m'enchante,
Nous les tromperons tous!

LE DUC.

Vraiment, elle est charmante!

(Il l'embrasse.)

LA DUCHESSE.

Eh bien! que faites-vous?

(Lui montrant l'horloge.)

Voyez, l'heure s'avance.

(A part, en souriant.)

Il hésite à partir.
Je crois que la vengeance
Est encore un plaisir.

LE DUC, à part.

Je sens que mon courage
Va me trahir, hélas!
Quel ravissant corsage!

LA DUCHESSE, s'échappant.

Nous n'en finirons pas!
Allons, l'heure s'avance.

LE DUC.

Eh! quoi! déjà partir?

LA DUCHESSE, à part.

Il reste... ah! la vengeance
Est encore un plaisir.

(Dix heures sonnent.)

Ah! mon Dieu! dix heures!.. Entendez-vous, Monsieur, dix heures!..

LE DUC.

Eh bien?

LA DUCHESSE.

Eh bien! la voiture va s'éloigner... M. de Richelieu va croire...

LE DUC.

Il croira ce qu'il voudra.

LA DUCHESSE.

Heureusement, la bougie brûle toujours... et en vous pressant, vous trouverez peut-être encore mes gens...

LE DUC, allant à la cheminée.

C'en est fait!.. Richelieu... ou plutôt amour, tu l'emportes!

LA DUCHESSE, à l'autre extrémité du théâtre.

Tenez, Monsieur, voici mon voile, ma pelisse, ma mante... Partez, partez vite!

(A ce moment, la bougie est soufflée par le Duc, la plus profonde obscurité succède à la lumière, la Duchesse jette un cri; ce qu'elle tenait à la main, lui échappe.)

LE DUC.

Air.

De par l'amour,
De par l'amour,
Louise, ici, je m'humilie,
Je vous cède, et c'est sans retour,
Vaincu, je vous prie à mon tour.
Lutter, était une folie,
Et cette fois, je me marie.

LA DUCHESSE.

De par le Roi?

LE DUC.

De par l'amour!

LA DUCHESSE.

De par l'amour?

LE DUC.

De par l'amour!

(Le Duc tombe à genoux. — Le rideau baisse.)

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghie, n. 12.

VA1 1538240

Digitized by Google